

Séance publique du 17 juin 2024

Réception de

Monsieur Patrice DEVILLE

Avocat général honoraire près la Cour d'appel de Montpellier

Sur le fauteuil V de la section Lettres

Laissé vacant par le décès de M. Frédéric Jacques Temple
et par l'admission à l'honorariat de Mme Christiane Imbert

Patrice DEVILLE

Discours de réception : Éloge de M. Frédéric Jacques Temple

Paul-Louis AUMERAS

Présentation de M. Patrice Deville

Étienne CUÉNANT

Intronisation de M. Patrice Deville

Séance publique du 17 juin 2024

Éloge de M. Frédéric Jacques Temple

Patrice DEVILLE

Avocat général honoraire près la Cour d'Appel de Montpellier

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Monsieur le Vice-Président de la Section Lettres,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Chère famille et chers amis,
Mesdames, Messieurs,

Mes premières paroles s'adressent à Mesdames et Messieurs les académiciens afin de leur exprimer ma reconnaissance pour m'avoir fait le grand honneur de m'élire sur le fauteuil V de la section Lettres, avec le parrainage de Paul-Louis Aumeras à qui je veux redire ici ma gratitude.

Ce fauteuil était celui de Frédéric Jacques Temple qui l'a occupé de 1964 à 2004, date à laquelle il a sollicité l'honorariat.

Lui a succédé jusqu'en 2017, date à laquelle elle a été admise à l'honorariat, Madame Christiane Imbert, Conservatrice Générale des bibliothèques, dont il convient de souligner la contribution importante à la réalisation du bulletin annuel de l'Académie jusqu'en 2016. Je lui souhaite une agréable et longue retraite, son éloge peut attendre !

M'inspirant d'un auteur que vous citez régulièrement, Monsieur le Président, Marcel Proust, qui écrivait dans ses notes en 1920 : « Lire le quotidien *L'Action Française* c'est faire une cure d'altitude mentale », je peux dire à mon tour que rejoindre vos rangs, c'est faire une cure d'altitude mentale.

Je veux enfin saluer le Président honoraire de la Section Lettres de l'Académie, Gilles Gudin de Vallerin, grâce à qui j'ai pu entrer en relation avec les autorités de la Médiathèque Centrale Émile Zola qui ont bien voulu mettre à disposition les documents de la donation Temple. Je les remercie pour l'aide précieuse ainsi apportée dans mes recherches, particulièrement Monsieur Jérôme Durand.

Je demande à Monsieur Jacques Mateu, membre de l'Académie, que je remercie d'avoir accepté de lire les poèmes de Frédéric Jacques Temple, de bien vouloir prendre place sur l'estrade.

Recueil *Périples*, 2009

Requiem

*Qu'ils reposent en paix
ceux qui longtemps
ont effeuillé l'arbre des jours
qu'ils reposent dans le clair-obscur
de nos mémoires
de nos sommeils
de nos colères.*

*Nous savons qu'ils vivent encore
sur les ailes du vent d'autan
dans le parfum de l'iode
et la force du ciel.
Gloire au chant quotidien
de leurs voix en sourdine.¹*

Le 5 août 2020 Frédéric Jacques Temple nous quittait et c'est tout un monde qui disparaissait avec lui.

Ce fils de Montpellier fut un des plus grands poètes de son temps.

Il était aussi l'auteur d'une œuvre considérable faite de récits, de romans, d'essais et de très nombreux articles et préfaces.

Pour d'innombrables Montpelliérains il était d'abord une figure familière et un acteur essentiel de la vie intellectuelle et artistique de la cité qui l'avait vu naître en 1921, presque un siècle plus tôt.

Frédéric Jacques Temple a été tout à la fois poète, romancier, traducteur, journaliste, voyageur, passionné tout autant de sciences naturelles que de peinture dont il n'a eu de cesse d'explorer les affinités avec la littérature.

Quant à la musique, « elle a été l'oxygène de ma jeunesse » écrit-il dans *Beaucoup de jours*, une passion née lors de ses années de collège.

Ses premières émotions picturales, il les doit à ses fréquentes visites au musée Fabre, à la découverte des tableaux de Courbet et de Bazille.

L'amitié joua un rôle essentiel dans sa vie : celle des écrivains, les Occitans Joseph Delteil et Max Rouquette, l'Américain Henry Miller, les Anglais Richard Aldington et Lawrence Durrell, celle des peintres avec lesquels il créa parfois de magnifiques livres d'artistes : Jean Hugo, arrière-petit-fils de Victor Hugo installé près de Lunel au mas de Fourques, Pierre Soulages, Vincent Bioulès, Sébastien Frère et tant d'autres...

Frédéric Jacques Temple a été aussi un homme d'engagement et de courage. Tout jeune homme, il participe aux derniers combats contre l'Africa Korps en Tunisie puis à la campagne d'Italie, au débarquement de Provence, poursuivant jusqu'en Allemagne la retraite allemande.

Il était profondément attaché à sa région découverte dans sa jeunesse, lors d'innombrables promenades sur le Causse ou la Haute Plage, sur le territoire de l'actuelle Grande-Motte.

Il fut encore un infatigable voyageur à l'image de son ami, écrivain et poète, Blaise Cendrars.

Et comme si cela ne suffisait pas à remplir amplement une vie, Frédéric Jacques Temple fut aussi un homme de médias. Il a été responsable de la station radiophonique de Montpellier, de 1954 à 1965, puis chef des services de l'ORTF pour le Languedoc-Roussillon jusqu'en 1975. En 1975, l'ORTF disparaît, France-Région 3 lui succède pour la coordination des radios et télévisions régionales jusqu'en 1982, puis Radio-France. Frédéric Jacques Temple a conservé son poste de chef des services régionaux dans les deux sociétés de programmes jusqu'à sa retraite en 1982.

Comment rendre compte d'une vie aussi riche, aussi exceptionnelle sans risquer soit de se perdre, soit d'être lacunaire ?

Cependant, chargé de faire l'éloge de Frédéric Jacques Temple, ma mission n'est pas celle d'un biographe. La fréquentation de son œuvre et des événements de sa vie m'a

¹ Sont en italiques les textes de F. J. Temple lus par Jacques Mateu.

amené, tout naturellement, à concentrer mon propos sur ce qui m'a semblé à la fois caractériser et surpasser tous les autres aspects : l'homme et le poète. Pour valider cette orientation, j'invoque Temple lui-même. Interrogé par un journaliste, il précisait : « mon écriture de base, c'est la poésie ; le reste, c'est selon les circonstances de la vie ».

Quel homme se dissimule donc derrière ce boulingueur, ce grand voyageur lancé dans une quête héliotrope, à la recherche perpétuelle d'un Sud mythique et qui a renouvelé, selon la formule du professeur Claude Leroy, l'idéal des chevaliers errants du Moyen-Âge ? Dans cette entreprise, le témoignage de ses amis écrivains nous sera précieux.

D'accusateur public de profession, me voilà transformé en louangeur public pour l'occasion, un rôle de composition, pour lequel je demande l'indulgence, mais je compte sur le poète pour me guider.

« À qui voudrait savoir qui je suis, ce que je suis, écrit-il, je ne pourrais donner meilleure réponse que celle qu'il trouvera, comme moi, au fond de ces poèmes qui, au fil des ans, ont formé mon journal de route ».

Pour susciter autant l'émotion, quel est le secret de celui qui se décrit comme un « ravaudeur obstiné des mots qui masquent la forêt » ?

Dès les premières pages de *L'Anthologie personnelle*, Temple fournit une piste :

« Toujours en nous, comme un feu oublié, une enfance peut reprendre. Et n'est jamais finie la bataille contre l'érosion du temps. La poésie serait-elle un remède, un pis-aller, un produit de remplacement ?

Remplacer quoi ?

Sans aucun doute le fameux paradis dont nous sommes en exil ».

1. Aborder l'œuvre de Frédéric Jacques Temple ne peut se faire sans s'arrêter sur son milieu familial, son enfance, son adolescence et sa jeunesse jusqu'à la guerre.

Quelle influence le milieu familial a-t-il pu avoir sur le poète ?

Le 16 août 1921, Emmanuel Temple et son épouse Geneviève ont la joie d'annoncer la naissance de leur premier fils, Frédéric, Jacques, Marie Temple.

Celui-ci entretiendra une relation quasi fusionnelle avec sa mère qu'il vénérât et admirait. C'est grâce à elle, qui jouait du violoncelle, que la passion de Frédéric Jacques Temple pour la musique, née pendant son adolescence au collège, va s'amplifier. Dans son « carnet de bord », intitulé *Une longue vague porteuse*, il écrit : « un violoncelle bourdonne en moi pour toujours, inlassable, comme soupire la mer sur le rivage ».

Après le décès de sa mère, il écrira dans *Beaucoup de jours* : « La voilà absente à jamais, je me retrouve soudain à 48 ans un enfant inconsolable ».

En revanche, la relation de Frédéric Jacques Temple avec son père a été moins consensuelle et plus complexe.

Emmanuel Temple, héros de la Première Guerre mondiale où il servit à partir de 1917 en qualité d'observateur-mitrailleur à bord des premiers avions militaires, puis avocat au barreau de Montpellier, administrateur en 1934 de la section des Croix-de-Feu de Montpellier, a été élu député Radical de l'Aveyron en 1936. Comme l'immense majorité de ses collègues, il votera les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain avant d'être nommé Préfet d'Alger, en 1942, par le gouvernement de Vichy.

À la faveur du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, en novembre 1942, il rejoindra, en 1943, le corps expéditionnaire français et l'armée du Général Juin. À Luxeuil, il retrouvera son fils également engagé dans la même armée. Ses états de service lui vaudront, comme pour le premier conflit mondial, la Croix de guerre. Les retrouvailles ont donné lieu à une photo particulièrement éloquente sur leur relation.

Après la guerre, il sera gouverneur de l'Algérie et plusieurs fois ministre sous la IV^e République, des Anciens Combattants à plusieurs reprises puis de la Défense et enfin ministre de la Justice Garde des Sceaux d'un gouvernement Pierre Mendès-France. Il fondera, avec quelques autres, en 1951, le Centre National des Indépendants et Paysans.

« Sur son lit de mort, écrit Frédéric Jacques Temple, je tutoie mon père pour la première fois » :

« Tu étais par-ci, par-là. Tu prenais des trains de nuit, tu faisais lever la poussière des routes avec ton automobile, tu t'occupais d'affaires publiques, tu parlais dans des assemblées, tu avais une cour d'amis dont beaucoup ne te valaient pas. Même proche tu étais loin : tu régnaï. Il fallait te croire sur parole. Je suis terriblement triste de n'avoir pas pu ou su te dire que je t'ai aussi admiré pour ton courage, tes faiblesses, tes échecs, tes succès, et triste aussi d'avoir dû chercher des pères ailleurs. Pas un mot de plus sinon vont monter des larmes désormais inutiles ».

Sans doute en réaction par rapport à un père totalement investi dans la vie publique, Frédéric Jacques Temple a choisi de se tenir éloigné de la politique et de tout militantisme et il n'en parle guère. Tout juste, grâce à quelques confidences à des journalistes, apprend-on qu'il déplore le sort des Albigeois et le rattachement du Languedoc à la France. Il regrette que la rivalité entre Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste ait tourné en faveur du Roi de France. Admirateur de Mistral, il se dit régionaliste et hostile à l'État Jacobin.

En réalité, la seule filiation dans laquelle Frédéric Jacques Temple se reconnaît, c'est celle d'une lointaine paysannerie dont il se dit le produit qui lui donne sa doctrine philosophique en lui permettant de réconcilier son enfance religieuse et le naturalisme : « Tout en moi, écrit-il dans *L'Anthologie personnelle*, proclame un paganisme que n'ont pas atténué, au contraire, presque deux millénaires chrétiens. Il me plaît même de reconnaître dans l'homme du Jourdain et du Golgotha l'aboutissement miraculeux du grand Pan et la renaissance du Phoenix ».

Ce paganisme fondateur anime chez Temple le sentiment du sacré, entendu comme un mode de relation au pays au sens du *pagus* romain — c'est-à-dire le bourg, le village, le canton, le territoire — sans idée d'une appartenance nationale.

Selon Baudelaire « le génie ne serait que l'enfance retrouvée ». C'est cette enfance, période propice à toutes les curiosités et toutes les découvertes qui va déterminer le destin artistique de Frédéric Jacques Temple.

Frédéric Jacques Temple passe son enfance Villa Marguerite à Montpellier, à Fondamente, en Aveyron, au pied du Larzac et à Haute Plage sur l'actuel territoire de La Grande Motte.

Recueil *La Chasse Infinie et autres poèmes*
Larzac

*Enfant, berger de mes troupeaux de rêves,
j'allais foulant la folle avoine
sur les ardents plateaux déserts
où règne, la senteur enivrante des buis
entre les épineux soleils des cardabelles
dans le thrène du vent parmi les herbes rases
vigiles des reliques sans âge au secret dans l'ombre ignorée
des dalles tumulaires.*

*J'allais à travers les cheveux d'ange
escorté de chardonnerets
éperdu
indifférent aux lendemains.*

Dans *Beaucoup de jours*, sous-titré « faux journal », Frédéric Jacques Temple écrit :
« Nous allons chaque année à Fondamente où se trouve la maison familiale en bordure du Larzac, dans la vallée de la Sorgue, jolie rivière claire et vive, foisonnant de truites et d'écrevisses.

Mon oncle (l'oncle Blaise de mes récits ainsi prénommé en hommage à Blaise Cendrars et qui s'appelle en réalité Pierre) me prend souvent avec lui pour aller fouiller des dolmens et des tertres funéraires sur le Causse. Plus encore, il m'initie à la braconne, m'apprend à piéger les putois, reconnaître les traces des renards, poser des collets. »

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
Prince de la braconne

« Sous mes pas, le parfum des herbes froissées se mêlait à l'odeur puissante des renards dans leur quête nocturne. La sente, au secret blafard d'une aube, menait vers les lacets de cuivre posés la veille sur les erres de routine. Le premier collet était encore en place. Un autre, lié à un rameau de térébinthe, avait disparu, emporté par un blaireau sans doute. Plus loin, dans un roncier, me parvint la plainte aiguë, convulsive, d'un lapin désespéré. Un coup sur la nuque, et vite au fond de la musette. Un second gisait, encore chaud, la tête rongée par un putois. Prince de la braconne, je suis parti, fugitif dans le faux jour, avec le civet du dimanche caché sous un fagot de thym. »

N'est-ce pas là l'illustration éloquent de ce qui faisait écrire à Roger Vaillant : « C'est encore la littérature cynégétique qui nous permettra de retrouver la définition de la poésie » ?... La poésie comme la chasse, comprise au sens d'un désir tendu à l'extrême, une course à la vie à la mort, l'exacerbation de ces deux pulsions. « Un jour, poursuit Temple, affublé de peaux de sanglier et de blaireau, coiffé d'un bonnet en peau de lapin, je devins Robinson Crusoé. »

C'est à Haute plage, sur le territoire de La Grande Motte, à l'époque encore vierge de tout aménagement touristique, que Frédéric Jacques Temple, un jour, a harponné un requin, a nagé avec les dauphins comme au temps de Pline l'Ancien. « Cela s'appelait, écrit-il, la mer sauvage, le bruit de la mer était celui-là même qu'entendait Ulysse ». Le poète a ancré dans la nature cette relation à la mémoire archaïque.

À une universitaire italienne, Enrica Schiavo, il confiera en 2013 : « J'ai, dans ces expériences, revécu, en quelque sorte, comme nos lointains ancêtres, attentifs aux sons, aux odeurs, aux mouvements de cette terre roulant sous le soleil et les étoiles ».

C'est ce lien profond de l'homme avec la nature qui a permis de rapprocher la poésie de Temple et l'écriture de Giono, toutes deux influencées par les forces telluriques, cette énergie qui émane de l'univers.

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
« Aube »

*Attardée
une dernière étoile
moribonde
écoute le pipeau du petit-duc.*

*Le Soleil
à peine éclos de son absence
foudroie les genévriers
dont l'épaisse senteur
épouse le parfum
du miel sauvage
au secret
dans les arbres creux.*

Dans les années 30, fort logiquement, le jeune homme se destine au musée de l'Homme ou aux compagnies sahariennes.

Ses cahiers d'histoire naturelle, quand il est élève au collège de l'Enclos, révèlent, en effet, un véritable amour de la nature.

Créé au début du xx^e siècle à Montpellier, le collège de l'Enclos où Frédéric Jacques Temple étudia de 1928 à 1936 est un haut lieu de la culture montpelliéraine. Tous les arts (le chant, le théâtre, la musique) y sont enseignés. Le maître de chapelle, Jean Bioulés, qui est le père de son ami, le peintre Vincent Bioulès, programme de nombreuses œuvres musicales.

Après la classe, le jeune Temple se plonge dans les ouvrages de la bibliothèque de l'établissement avec une prédilection pour les œuvres de Jules Verne, Jack London (*Croc-Blanc* et *L'appel de la forêt*), James Fenimore Cooper (*Le dernier des Mohicans*)... C'est à cette époque que Frédéric Jacques Temple découvre, d'abord en rêve, l'Amérique.

Il publiera en 1992 un roman autobiographique intitulé *L'Enclos* dans lequel le temps a transfiguré ce lieu et ce moment de sa vie en paradis perdu.

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
« *Paradis Perdu* »

*Quelle tendresse d'herbe et d'eau
baigne d'ombre
les immenses jardins ruinés
sur les berges de la tristesse.*

*Une plainte d'outre cœur
agonise dans les pelouses
où luisent des magnolias.*

*Bel oiseau tu ne vieilliras
à moins que le vent ne m'emporte.*

En 1942, lorsque Emmanuel Temple, le père de Frédéric Jacques, est nommé préfet d'Alger, toute la famille suit.

Alors âgé de 21 ans, Frédéric Jacques Temple part avec pour seul viatique les compliments de Francis Carco à qui il avait adressé quelques poèmes. Celui-ci lui répond : « vous avez plus que le don, vous avez votre musique intérieure, votre rythme ».

Temple va saluer à Alger Max-Pol Fouchet, fondateur et animateur d'une revue mensuelle de poésie qui regroupe des écrivains hostiles à Vichy sans que son père, qui en avait connaissance, s'en offusque. Max-Pol Fouchet lui conseille de rencontrer Edmond Charlot, un jeune éditeur qui publie une bonne part de la littérature française de l'époque : les premiers livres d'Albert Camus, André Gide, Henri Bosco, Jules Roy, Emmanuel Roblès et d'autres encore... Charlot accueille les poèmes de Temple et

l'encourage à poursuivre. Beaucoup se souviennent d'Edmond Charlot qui, bien des années plus tard, poursuivra sa carrière de libraire et d'éditeur à Pézenas.

Abordons à présent la période de la guerre.

La guerre a orienté la vie de beaucoup de jeunes gens vers d'autres directions et c'est exactement ce qui a poussé Frédéric Jacques Temple à écrire. À travers l'écriture, il a pu exorciser cette terrible expérience.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord, en 1942, Temple s'engage en décembre 1943 dans le 3^{ème} régiment de spahis algériens et participe aux derniers combats contre l'Africa Korps du maréchal Rommel. Il embarque ensuite à Bizerte pour l'Italie avec le corps expéditionnaire français du général Juin. Chef de peloton de chars, il prend part en février 1944 à la terrible bataille de Monte Cassino puis poursuivra la guerre, après le débarquement de Provence, jusqu'en Allemagne.

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
« Monte Cassino »

*Le déluge d'artillerie
mille cadavres de compagnons
des odeurs palpables
me sont familiers
Ma vie cette plante
refleurit une fois encore
dans les matins figés
aiguiseurs de baïonnettes.*

*Je bois la fange de l'homme
hélas, je ne suis pas devenu fou.*

*Incertain de ma présence
je m'évade vers la mer
de ma naissance au soleil
où je retournerai à moins
que n'éclate dans ma tête
un éblouissant frelon d'acier.*

« La guerre, peut-on la faire vivre à ceux qui ne l'ont pas faite ? » s'interroge Temple, lors d'un colloque devant ses collègues écrivains. « Il m'avait fallu vieillir, que le temps mûrisse car je ne voulais pas raconter ma guerre en 'reporter', en historien mais la ressusciter par l'écriture » précise-t-il dans son « faux journal ». La guerre qui l'a poussé à écrire revient de façon obsessionnelle dans chacun de ses livres.

En mars 1944, il assiste à Naples à une violente éruption du Vésuve pendant laquelle il rencontre Malaparte.

2. Après les sources d'inspiration du poète nous allons explorer chez lui les coulisses de la création poétique que Baudelaire appelait la sorcellerie évocatoire dont le pouvoir magique a fait de Temple, selon le mot de son ami l'écrivain Jean Carrière, « un gamin prêt à chiper le feu aux Dieux ».

De *Seul à bord*, édité à compte d'auteur en 1945 à *Dans l'erre des vents* en 2017, l'œuvre du poète est riche d'une trentaine de recueils, d'une cinquantaine de livres

d'artistes, de plusieurs essais biographiques (D. H. Lawrence, Henry Miller) et d'une dizaine de romans et récits.

L'écriture de Frédéric Jacques Temple se caractérise par un intense goût de la vie et insiste sur le rôle majeur de la mémoire.

Dans la préface de *L'Anthologie personnelle*, Temple explique combien l'écriture se confond pour lui avec la vie.

Ses poèmes ne seraient que l'écho de ses désirs, de ses regrets et le porte-parole de ses cinq sens. C'est dire, poursuit-il, le rôle important que joue le corps, avec ses fatigues, ses fièvres, ses sueurs, ses épouvantes, ses délectations.

En outre, cette écriture qui reflète la vie ne saurait s'accommoder d'une versification académique.

Revendication en la forme de la liberté du poète, elle est résolument moderne par l'usage de vers libres, c'est-à-dire sans rime, sans versification classique et parfois sans ponctuation, vers qui s'enchaînent sans lien.

En ce qui concerne le rôle majeur de la mémoire ensuite.

Celle-ci trouve une réalisation dans le retour perpétuel à des lieux de l'enfance et de la vie du poète : l'Enclos, la Haute-Plage, la plage de Long Island, l'Algérie, Monte Cassino, le Sud, etc.

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*

« Sur le sable du temps »

*Mon cheval à roulettes
noir et blanc pommelé
galope encore
sur la terrasse de l'enfance
et les frêles bateaux de papier
dansent
vers le bassin de l'Esplanade
par les étroits canaux de la fontaine
canyons géants du Colorado
La cadence des roulettes
accompagne les voix profondes
du violoncelle de ma mère
inaltérées pour toujours
seul j'ai vieilli
mais demeure l'enfant
comme la mer soupire
sur le sable du temps.*

Toutefois, ce travail sur la mémoire est bien plus qu'une réminiscence ; il présente comme dans les relances d'un kaléidoscope une superposition de strates qui se recomposent toujours sans laisser figer leur signification.

La fonction de cette mémoire-kaléidoscope, et c'est ce qui fait son originalité, consiste à nous entraîner constamment vers de nouvelles aventures.

Dans son carnet de bord intitulé *Une longue vague porteuse*, Temple développe cette idée de mémoire-kaléidoscope : « elle grouille de sons, d'odeurs, d'images qui émergent, imprévus, voisins, solitaires, simultanés, renouvelés, à l'inverse d'une stricte construction ».

Recueil *Anthologie personnelle*« *Horloge* »

*Rappelle-toi l'été
le vent des nuits,
les avoines fantômes
sous la lourde lune
inondant la rivière d'anis,

là-haut, dans le fenil
les chuintements des effraies,
là-bas, le choc mou d'une pomme
sur les feuilles mortes
du temps,

et l'horloge impassible
ordonnant le silence
des vivants et des morts.*

Les poèmes ont souvent été écrits plusieurs années après ce qui fut leur source. C'est pourquoi, en chacun d'eux, dates, lieux et souvenirs s'enchevêtrent.

Dans ces conditions, l'inspiration du poète ne peut s'exprimer que loin des contraintes.

À travers les portraits dessinés par ses amis et ainsi qu'il se définit lui-même, on découvre combien Temple est rebelle aux cloisonnements et aux classifications. Il se dit résolument rétif à l'impératif de rupture qui faisait le programme des avant-gardes ; il s'est toujours senti, selon son propre mot, « contemporain d'époques révolues ».

« S'étonnera-t-on, ajoute-t-il, que je prenne mes distances avec cette volonté présomptueuse, commune à beaucoup, de faire de la poésie un pur exercice de l'esprit ? Je crains, tout en les admirant par ailleurs pour leur intelligence et leur brio, les théoriciens qui n'engendrent souvent que des fruits insipides. Ils sont un peu comme les théologiens qui refroidissent la foi. En marge des doctrines et des messages éteignoirs de la poésie, me guide un mot qui commande la vie, et donc l'art, en dépit des aléas, des souffrances et de la solitude, c'est le plaisir ».

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*« *Révolte* »

*La mort, seule immortelle
je sais qu'un jour elle m'emportera.
Je m'insurge,
maudis le fatal rendez-vous,
insulte l'ignoble bête noire,
mais ne perds de la vie
la moindre goutte de son miel.*

« C'est en butinant les mots loin des idées que le poète fait son miel », écrit-il dans le recueil *Par le sextant du soleil*. « Ce faisant, poursuit Temple, je suis passé à côté du surréalisme, de l'existentialisme, je n'ai lu ni Blanchot ni Deleuze mais j'ai connu quelques poètes dont je me suis senti proche ».

Temple a ainsi ignoré les intellectuels « incontournables » des années soixante et soixante-dix et il n'a pas à s'en excuser. Ceux-ci se sont souvent épuisés dans des

critiques assassines les uns envers les autres dans lesquelles notre poète n'avait pas sa place, et son mérite s'étend jusqu'à ces abstentions.

Temple est en effet un poète pour qui la poésie n'est pas un métier ni une spécialité d'hommes de lettres. Apollinaire ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivait, en 1915, dans les tranchées : « la beauté n'est, la plupart du temps, que la simplicité ».

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
« *Vivre d'abord* »

*Poète à la triste figure
dans l'ombre des cénacles
tu ne peux déchiffrer
le chant clair des oiseaux
ni frémir aux frairies
du ciel et de la mer.*

Comme l'ont souligné deux universitaires, Claude Leroy et Pierre-Marie Héron, qui ont étudié l'œuvre du poète, Frédéric Jacques Temple est un poète Univers parce qu'il a le souci constant d'accorder la curiosité du monde, l'ouverture à l'autre et un désir d'appartenance.

Frédéric Jacques Temple a été peut-être et surtout un poète voyageur

Son *Anthologie personnelle* est tout entière à la gloire du voyage. « Assuré de mes racines — pour mieux dire rassuré par elles — j'ai pu m'aventurer, les yeux et les oreilles ouverts, sur beaucoup de routes et de pistes, souvent fort loin de mon terreau natal, d'îles en déserts, de mers en forêts ». *Le chant des limules*, publié en 2003, est le récit d'un séjour ornithologique à Long Island.

Recueil *La Chasse infinie et autres poèmes*
« *Arbre* »

*Je suis un arbre voyageur
mes racines sont des amarres.
Si le monde est mon océan
en ma terre je fais relâche.
Ma tête épanouit ses branches
à mes pieds poussent des ancres.
Loin je suis près des origines
quand je pars je ne laisse rien
que je ne retrouve au retour.*

Dans un entretien accordé en 2012 à un magazine littéraire, Temple évoque les écrivains dont il s'est senti proche.

« J'ai souvent raconté qu'ayant dû ranimer une obscure revue montpelliéraine, j'ai écrit en 1948 à quelques écrivains que j'admiraient pour leur demander de m'envoyer un texte inédit.

Seuls Giono et Cendrars m'ont répondu par retour du courrier. Cendrars avait même ajouté à son envoi une invitation à venir le voir à Villefranche-sur-Mer si je le désirais.

Inutile de dire que j'ai bondi sur l'occasion. Encore jeune, je me suis senti proche de Cendrars, de son univers, de sa célèbre formule « du monde entier, au cœur du monde » qui a servi de titre à un recueil de poèmes publié en 1958. La famille à laquelle je le rattachais, Fenimore Cooper (*Le dernier des Mohicans*), Melville (*Moby Dick*, avec le capitaine de la baleinière, Achab). Ce sont ces écrivains, poursuit Temple, qui m'ont incité à prendre le bateau de l'écriture et de l'aventure. Surtout Cendrars, dont l'œuvre placée sous le signe de l'aventure, de la découverte et de l'exaltation du monde, mêle l'imaginaire au réel de façon inextricable ».

C'est cette thématique du voyage et de la rêverie poétique qui l'entoure qui a incontestablement inspiré Temple. Sur la première page de son carnet de bord intitulé *Une longue vague porteuse*, Temple cite Marc-Aurèle : « l'essentiel n'est pas le but mais le chemin ».

À la barre du voilier, le « San Cristobal », bribes par bribes, selon le bon vouloir du vent et de la mer, sa mémoire lui est restituée. Ainsi, écrit-il, « la mer est un désert, comme la grande forêt, la pampa, les sables infinis des dures solitudes sahariennes. Comme eux, elle est vivante.

On s'y trouve, on fait connaissance avec soi-même. Chaque fois on s'y retrouve. Mais on peut s'y perdre ». Plus loin : « le vent faiblit et le bateau lambine. Tant mieux. Il faut de la lenteur pour honorer la vie ».

Sur ces mots s'ouvrent le livre d'un poète, le carnet de bord d'un voyageur, d'un humaniste, d'un collectionneur de livres, d'un pêcheur de daurades, d'un chercheur d'or amoureux du Grand Nord, d'un érudit, d'un passionné de musique, d'un traducteur, d'un éditeur, à ses heures d'un soldat, d'un ami fidèle, d'un enfant éternel qui porte le deuil de sa terre comme d'un paradis perdu...

Temple n'est pas un voyageur sans bagage à l'instar d'un autre écrivain du voyage, bourlingueur infatigable, Paul Morand, pour qui voyager « c'est se sentir libre mais on ne saurait aller chercher trop loin le plaisir de rentrer chez soi ». Temple s'inscrit tout naturellement dans ce sillage et le sillage d'Ulysse et n'oublie pas que celui-ci était un voyageur malgré lui et que son périple fut celui d'un sédentaire contrarié : « Sur ma couchette, je rêve une fois de plus, et ce sera sans fin, à ce qu'était ma ville. Ces rues me paraissent aujourd'hui sans âme, livrées à la triste friperie ».

... Plus loin...

« Le chalutage intensif, l'invasion touristique ont fait reculer la faune pélagique.

Qui s'en inquiéterait sur ces plages encombrées d'une chienlit ointe et bronzée, d'abord soucieuse de paraître, indifférente aux lendemains de la planète ? »

Très tôt, Temple fut, en effet, de ceux qui déplorèrent la fragilisation des écosystèmes de notre littoral submergé par un tourisme de masse. Dans *Un cimetière indien*, le narrateur, Jean Maletterre, en réalité l'auteur, tente de retrouver son enfance et des racines chez les Indiens Pueblos aux États Unis et s'adresse à un jeune Indien :

« Nous appartenons tous à un monde révolu.

Les hommes nouveaux qui se sont installés un peu partout sont d'une autre race qui n'est ni blanche, ni noire, ni rouge, ni jaune. C'est une race mentale.

Ils ne vivent plus au rythme ancien du sang et de la sève. Ils n'ont plus aucune intimité avec la nature.

Ils parlent de nouveaux dieux qu'ils nomment ordinateur, rentabilité, exploitation, consommation, statistiques, prospective, marketing.

Leur vocabulaire ne doit plus rien aux semences, aux sources, à la course du pollen dans le vent, à la migration des oiseaux, aux odeurs souterraines messagères des saisons, à tous ces signes désormais oubliés que la nature faisait à l'homme ».

En outre, le voyage, chez Temple, est un parcours initiatique balisé, tout au long du chemin, d'apprentissages et de rencontres, d'espérances et d'expériences, de déconvenues et de découvertes, à la recherche d'un sens qui transforme le trajet en quête.

Pour le poète, le voyage est, en substance et essentiellement, l'autre nom de l'appétit de vivre qui est le moteur de son inspiration.

Recueil *Phares, balises et feux brefs*
« *Paysages lointains* »

*La mémoire est un grenier
à mirages où puiser
et les lointains paysages
sont des jouets perdus
ranimés pour notre survie.
« D'ailleurs, nous avertit
Vladimir Nabokov,
les palmiers ne sont supportables
que dans les mirages ».*

*Alors apparaissez,
palmeraies de mon aventure,
ornements d'un lointain album.*

Dans les poèmes écrits sous le titre *Phares, balises et feux brefs* s'expriment à la fois les racines méditerranéennes du poète et ce désir d'ailleurs qui fut le sel de sa vie.

De l'Atlantique au désert marocain, de Cuba aux splendeurs boréales en passant par le Brésil et le Québec, Temple nous livre ainsi une cartographie élargie aux dimensions de la planète.

3. Comme j'y avais fait allusion au début de mon propos, Frédéric Jacques Temple a noué de solides amitiés littéraires avec des écrivains et des poètes souvent de grande renommée.

Ainsi, outre Blaise Cendrars et Giono, l'Américain Henry Miller qu'il rencontre en 1953 chez Joseph Delteil, les Britanniques Richard Aldington et Lawrence Durrell dont il fait la connaissance à Montpellier.

Dès 1970, Temple avait affirmé son admiration pour la poésie occitane ; lorsqu'il rencontre, dans les années 1980, Max Rouquette, ancien membre de cette Académie, naîtra entre eux une grande amitié et une solide estime réciproques fondées sur la profonde affinité de leurs univers littéraires, construits autour de la nostalgie du Paradis perdu et l'amour du Midi, même si l'un s'exprimait en français et l'autre en occitan.

D'ailleurs Temple ne se définissait-il pas lui-même comme un poète occitan de langue française ? Il demandera à Max Rouquette de traduire en occitan des poèmes de *L'Anthologie personnelle* et de *La Chasse infinie* pour leur restituer, comme il l'écrira dans son « faux journal », la musique qu'ils auraient eue dans cette langue, et ce fut un grand bonheur pour lui.

Publié en 2019, *Divagabondages* est un livre d'hommage aux amis écrivains et artistes qui témoigne de l'affection fraternelle que Temple a éprouvée au sein de cette communauté, pour la catégorie des modestes, c'est-à-dire non pas des auteurs mineurs ou de second rang, mais de ces écrivains ou artistes qui, comme Roger Rudigoz, Jean Digot, Gaston Baissette, Hans Breuker, le sculpteur Paul Dardé, ne se sont pas souciés de leur notoriété. Aux modestes, Temple oppose avec dédain « le bateleur de tribune, le poète en représentation, ceux qui sont du côté des mondains, des gesticulateurs ».

La modestie pour Temple est une qualité morale avant tout : dans le succès d'un auteur il soupçonne une préoccupation exagérée de la célébrité, un défaut moral, un manque de noblesse. La voie à suivre pour les modestes, c'est celle de Max Rouquette, modeste pour lui-même, mais ambitieux pour son œuvre, qui n'aurait pas dédaigné le prix Nobel si on le lui avait donné, comme le bruit en avait couru avant sa mort.

De même Temple n'a jamais dédaigné les prix ni la pérennisation de ses archives d'écrivain à la médiathèque centrale Émile Zola. Frédéric Jacques Temple a été distingué pour son œuvre par les récompenses les plus prestigieuses.

Ainsi a-t-il obtenu le Grand prix de poésie de la Société des Gens de Lettres, en 2003, et le prix Valéry Larbaud pour son *Anthologie personnelle*, recueil de poèmes publié en 1989. Ensuite, en 2013, il a obtenu le prix Apollinaire considéré comme le Goncourt de la poésie.

Dans son Histoire de la poésie française, Robert Sabatier, grand poète lui-même, affirme que la poésie de Temple, « poète de la nature et du voyage » est « à placer entre Cendrars et Larbaud, pas très loin de Jules Romains ».

Enfin, trois colloques universitaires à Nanterre et Montpellier, témoignent de l'originalité de son écriture.

Alors pourquoi la poésie de Frédéric Jacques Temple suscite-t-elle autant notre émotion ? C'est sans doute parce qu'elle n'a pas pour objet de rechercher l'inédit ou l'inattendu mais de retrouver la saveur, le charme de ce qu'on a déjà vécu.

Il s'agit, en somme, de nous faire revivre, c'est-à-dire littéralement de nous faire naître, une nouvelle fois au monde, grâce à une alchimie du verbe dans laquelle le poète excelle.

Au début de mon propos, Frédéric Jacques Temple nous avait mis au défi de savoir qui il était, ce qu'il était, de suivre son journal de route.

4. Après avoir suivi depuis son enfance le fil d'Ariane de sa quête jusqu'à maintenant, peut-on dire que ce que nous avons appris sur le poète a rassasié notre curiosité sur Frédéric Jacques Temple lui-même, alors que son talent poétique n'a fait que l'aiguiser ?

Parmi les documents de la donation Temple à la médiathèque Émile Zola, se trouvent de nombreux ouvrages dédiés ou des hommages à notre poète par ses amis écrivains qui sont de nature à nous éclairer.

Le grand écrivain d'origine nîmoise, Jean Carrière, prix Goncourt 1972 pour son roman à succès *L'Épervier de Maheux*, a rendu hommage à Frédéric Jacques Temple, dressant de son ami un portrait qui mérite d'être rapporté :

« Frédéric Jacques Temple bâti à chaux et à sable, comme celui de Salomon. Il caracole comme un lapin, engloutit 250 écrevisses américaines dans les Everglades, digère 30 tripoux (2 ou 3, l'estomac est déjà plein) comme il l'a fait devant moi aux journées Antonin Artaud à Rodez.

Sa langue est rose vif, comme celle d'un bébé et son haleine est celle d'une biche nourrie aux violettes. Il dort comme une enclume qu'il serait capable de digérer. Bref, il y a en lui un capitaine Achab (celui de la baleinière de *Moby Dick*) qui vitupère contre la stupidité moderne et un gamin prêt à chiper le feu aux Dieux. Je le sais insensible à son image.

Il ne se promène pas à la recherche de sa propre statue.

Il aime la vie par tous les pores de sa peau de rhinocéros, déteste les honneurs, le Coca-Cola, les cigarettes à bout filtre, les femmes « light », les esprits du quai Conti, les parigots, les bagnoles huppées, les légumes mous, la liste serait longue... Cet amateur de lointains inaccessibles est un remarquable poète, un écrivain qui prend les mots dans une pâte bien fermentée, comme celle du pain complet ».

Parmi les dédicaces, j'ai retenu celle de Joseph Delteil dans trois ouvrages : *À la belle étoile*, *Jeanne d'Arc* et *Le mal de cœur*.

Les mots de Delteil sont précieux car, pleins de sensibilité, ils révèlent avec finesse, au-delà du poète inspiré, le personnage charismatique et rayonnant qu'il était aussi.

« À Jacques aux canards, embusqué, la pipe au bec, à la belle étoile, entre deux salicornes, à l'extrême pointe de l'étang, et qui, un œil au ciel et l'autre au fond de l'œil, guette un vol d'idées comme un vol de canards dans tous les horizons. Son ami qui l'admire : Joseph Delteil »

« À Frédéric Jacques Temple qui sait lui aussi entendre des voix, respirer une fleur, boire le vin, jouir de l'amitié, batailler, s'il le faut, mais sans haine, écrire quand il lui plaît, aimer toujours. C'est-à-dire vivre. Fraternellement, Delteil »

Et enfin :

« À Jacques le prodigue, au physique, au moral, au mental, lettré jusqu'au bout des doigts, discret jusqu'au fond du cœur, qui en sait long, nonobstant... mais qui sait que la puissance est à l'intérieur comme la grâce du verbe et comme l'amitié. Son vieil ami, Delteil »

Comment conclure ?

Le poète a déroulé, comme j'ai tenté de le retracer, les étapes d'un long périple : Une enfance dans les herbes sauvages, le violoncelle de sa mère, l'exploration du monde par la littérature, le Vésuve éruptant sa rage pendant la guerre, les voyages au long cours, les affinités électives, l'amour, la musique et le dialogue avec les peintres.

Chevalier errant à la recherche d'un paradis perdu, pourchassant la modernité comme Don Quichotte les moulins à vent, Temple n'ignorait pas que, selon le mot de Musset, « dans un cœur troublé par le souvenir, il n'y a pas de place à l'espérance ».

Viscéralement attaché au Sud, il savait aussi par l'Histoire, qu'il appartenait au camp des éternels vaincus.

Il était donc inutile et même dommage de faire des concessions, tenter de s'accommoder ; le poète aurait abîmé son talent et la poésie en aurait souffert.

Grand lecteur de Dumas depuis l'enfance, il était à lui seul tous les mousquetaires avec l'appétit de Porthos, la sagesse d'Athos, la fougue de d'Artagnan et la séduction d'Aramis.

Frédéric Jacques Temple restera dans la littérature française parmi les plus grands poètes de notre époque mais il était aussi, comme on dit familièrement, une belle personne.

Pour Bruno Doucey, auteur de la préface du recueil *Par le sextant du soleil*, Temple est de ceux qui regardent la mort en face et la convainquent d'attendre qu'ils aient fini de chanter la vie.

Pour lui, c'était le 5 août 2020.

Recueil *Par le sextant du soleil*
« *Bagage* »

Pour l'exil éternel
j'emporterai
l'odeur brûlante des herbages
foulés par les onglons
sur les drailles interminables
bruissantes de sonnailles.

Frédéric Jacques Temple, je suis sûr que vous avez été exaucé.

Je vais laisser l'ultime hommage de cet éloge à quelqu'un qui se rendait souvent à la Tuilerie de Massane, chez son ami Joseph Delteil où vous n'avez pu manquer, un jour, de le rencontrer.

Cet hommage a été composé pour le poète Max Jacob, mort à Drancy en 1944, et aussi pour tous les poètes, comme vous, exilés pour l'éternité.

Charles Trenet : « L'âme des poètes »

Longtemps, longtemps, longtemps
Après que les poètes ont disparu,
Leurs chansons courent encore dans les rues...

Séance publique du 17 juin 2024

Présentation de M. Patrice Deville

Paul-Louis AUMERAS

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Monsieur le Vice-Président de la Section des Lettres,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs,

Je vous salue et plus particulièrement toute la famille de Patrice Deville, ses amis nombreux qui l'accompagnent pour ce jour mémorable de cette séance de réception, occasion de réunion chaleureuse et amicale de tous ceux qui comptent dans la vie du nouveau membre de notre compagnie.

Cher collègue honoraire, cher ami, foin du règlement, je ne vous donnerai pas du « Monsieur », comme l'exige pourtant ce dernier. L'ancienneté de nos liens professionnels, devenus amicaux puis d'amitié enfin, rend ce rite trop décalé, trop artificiel pour qu'il puisse conserver son sens profond d'un rappel à l'humilité. Du reste, l'éloge que vous venez de prononcer sur le précédent occupant du fauteuil qui vous est dévolu suffit largement, et de belle manière, à satisfaire à ce souci et à cette prise de conscience que nous devons rester, et vous et moi, bien modestes devant l'envergure et la qualité de nos pairs. J'entends donc me contenter de la seule connivence intellectuelle née de l'exercice commun de la même activité professionnelle pendant quarante ans, dont plusieurs années dans le cadre des fonctions si particulières du Parquet, et de l'amitié qui s'y est greffée. Et puis aussi de profiter plus librement du plaisir qui m'est offert d'expliquer pourquoi, en ma qualité de parrain, j'ai pensé que vous pouviez rejoindre les rangs de notre Académie, pour son intérêt et le vôtre.

Je dois donc vous faire réponse, c'est-à-dire vous donner d'abord quitus pour l'hommage que vous venez de rendre à l'un de nos illustres prédécesseurs, Frédéric Jacques Temple, celui dont vous allez occuper le fauteuil. D'évidence, la succession est lourde et exigeante. Quelle personnalité ! Poète et écrivain, voyageur avide et ivre de grands espaces, ami des aventuriers et romanciers du siècle, combattant glorieux de Monte Cassino, d'une sensibilité à fleur de peau lui permettant de vivre un rapport au monde d'une force et d'une intensité toutes exceptionnelles. Nous venons d'en voir et d'en entendre la démonstration grâce au talent poétique de notre confrère, Jacques Mateu. En bref, Frédéric Jacques Temple est de l'ordre de la référence. Certes connue, mais sans doute insuffisamment. J'espère donc que l'exercice académique qui vous a été imposé aura pour conséquence de rendre justice à votre prédécesseur, ce qui pour un magistrat du Parquet, même honoraire, est un objectif particulièrement louable.

Cette séance de réception était initialement prévue à la date du 13 mai 2024. Mais le passage de la flamme olympique a bousculé ce programme et nous a volé la vedette. À l'époque je m'étais interrogé : s'agissait-il d'un simple hasard du calendrier, ou d'un

clin d'œil malicieux à l'histoire de notre Secrétaire Perpétuel ? À ce jour et à cette heure je n'ai toujours pas tranché. Car le fait est que, il y a 66 ans, c'était le 13 mai 1958, le jour où la Quatrième République va tomber et une autre va lui succéder. Le jour où, à rebours de ce que souhaitaient les initiateurs du mouvement, va se mettre en marche le processus historique de la décolonisation qui va voir l'Algérie quitter la France, qui va voir l'exode d'un million de Français, lesquels vont devoir quitter des terres qu'ils pensaient avoir faites leurs par le travail, la sueur et le sang. C'est le jour où les dés du destin ont roulé, où la vie de Patrice Deville, comme celle de tous les membres de la communauté de rapatriés, va s'ordonnancer définitivement et irrévocablement. Tout son devenir, à l'époque il a huit ans, procède de cet inconsolable exil, de cet attachement, suivi de la volonté de poursuivre, de rebâtir, au niveau personnel, un nouvel enracinement terrien dans la recherche d'un paradis perdu, pour partie toujours inatteignable, toujours rêvé. Alors cette vie que je dois vous présenter peut s'envisager en trois séquences, les deux dernières étant menées de pair et devant donc être exposées de la même sorte :

il y a d'abord l'implantation d'une lignée familiale en Algérie, la jeunesse, les études, le service militaire ;

la carrière judiciaire ;

la permanente recherche du paradis perdu.

L'implantation familiale en Algérie est une véritable saga, de l'ordre de l'image d'Épinal. C'est l'arrière-grand-père, Jean Deville, qui est à l'origine de celle-ci. Ariégeois d'origine, il sort premier de l'École Nationale d'Agriculture de Granjouan avec le titre d'ingénieur agricole, en 1869. Directeur de domaine viticole, il enseigne l'agriculture, crée l'école d'Écully, devient Directeur des Services Agricoles du Rhône. Il prononce des conférences et écrit des rapports sur le phylloxéra, dresse des cartes agronomiques du département, vulgarise les méthodes modernes de la viticulture. C'est son fils, le grand-père de Patrice Deville, Jules Deville qui, diplômé de l'École d'Agriculture de Montpellier en 1904, intègre dès sa sortie de celle-ci les Services Agricoles de l'Oranie (Algérie) dont il deviendra Directeur. Il abandonne la fonction publique en 1925, pour gérer un domaine agricole à Bouguirat qu'il a acquis par son mariage avec la fille d'un colon français corrézien, installé parmi les premiers. C'est enfin le père de Patrice Deville qui reprendra l'exploitation de ce domaine jusqu'en 1962 où les événements l'obligent à l'abandonner et à revenir en France avec toute sa famille. Patrice Deville est né le 7 février 1950 à Bouguirat. Bouguirat c'est une petite localité près de Mostaganem, à cent kilomètres d'Oran. Elle est implantée dans une vallée qui possède l'immense richesse d'une source qui permet son irrigation. Elle a été créée, dessinée dans le cadre de la colonisation avec une grande place centrale pour l'église, la mairie et l'école. Patrice vit sur la propriété familiale, 200 hectares de vigne et d'orangers qui emploie une cinquantaine d'employés arabes. La vigne produit un rosé très clair, qu'il faut boire avec modération car il titre quand même 14 degrés. Il vient passer ses vacances en métropole à Saint-Ferréol en Ariège où la famille dispose d'une propriété. Durant l'année scolaire il fréquente l'école de Bouguirat. Ses condisciples sont essentiellement des enfants arabes avec lesquels il vit une jeunesse tranquille et heureuse. En bande chaleureuse ils jouent au ballon et parcourent les collines écrasées de soleil pour piéger les grives et autre petit gibier. Son père lui apprend la vraie chasse, le geste du semeur, le soin des végétaux et des bêtes. Il y a certes le couvre-feu, mais le village est calme, les rapports avec les ouvriers agricoles, confiants. En 1960, donc à dix ans, il part à Oran, pensionnaire dans une institution religieuse et élève au lycée Lamoricière. Ce sont maintenant « les événements d'Algérie » avec le déchaînement et la surenchère

de haine et de violence entre les deux communautés. La nuit est ponctuée des explosions des bombes et, sur le chemin du lycée, au petit matin, ce sont les cadavres des victimes de la nuit, encombrant les trottoirs, qu'il faut enjamber. En 1962, il rentre en France, comme d'habitude à l'époque des vacances, sans savoir que cette fois-ci, c'est définitif. La prise de conscience sera douloureuse, car c'est l'incompréhension totale. Elle subsistera. Cet exil, cet arrachement restera inconsolable. Il ne s'apaisera pas, mais se creusera davantage. Nous le savons, cette page d'histoire a broyé une génération de « pieds-noirs » et le retour et l'accueil en France n'ont guère aidé à refermer les plaies. Une désillusion, une incompréhension supplémentaires. Ils avaient perdu une terre et n'en avaient pas trouvé d'autre pouvant affectivement la remplacer. Restera donc cette idée, cette volonté, ce rêve permanent de retrouver un paradis perdu.

La scolarité va donc se poursuivre au lycée Bellevue à Toulouse, avec l'obtention d'un baccalauréat philo. Car c'est le frère cadet, Robert, qui est en charge de poursuivre la lignée de la connaissance agronomique. Il le fera de manière remarquable puisque, après un passé militaire comme commissaire de l'Air, il deviendra Inspecteur Général au ministère de l'Agriculture, responsabilité qu'il exerce encore à ce jour. Pour Patrice, c'est une licence en droit public, un diplôme de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, un diplôme de l'Institut d'Études Internationales et des pays en voie de développement. Il rêve d'une carrière au grand large mais les terres d'aventure se font rares, en sorte que l'absence de visibilité des carrières envisageables le conduit à passer le concours d'Attaché d'Administration Centrale. Il est alors affecté au ministère de l'Industrie en qualité de chargé de mission au service des affaires internationales à Paris. Là encore, le manque de perspectives le fait bifurquer vers l'École Nationale de la Magistrature en 1979. Un service militaire avec les EOR dans l'armée de l'Air, ce qui lui permet d'être versé dans le corps des Commissaires de l'Air et d'être affecté à Salon-de-Provence et au ministère de l'Air à Balard. Dans la chambrée, c'est un futur Conseiller d'État et un futur Directeur de Cabinet de plusieurs Gardes des Sceaux qui lui apprend à faire son lit « au carré ».

Commence alors une carrière judiciaire variée et complète. D'abord les fonctions de Juge d'Instruction à Toulouse puis à Béziers, de 1982 à 1990. C'est là que nous nous rencontrerons pour la première fois puisque que, pour ma part, c'est là que j'ai été nommé à mon premier poste de Procureur de la République, en 1981. Magnifique tribunal installé dans l'évêché de la cathédrale, surplombant la vallée de l'Orb, avec une vue somptueuse embrassant un panorama qui va de la mer jusqu'au Canigou. Sa majestueuse grille d'entrée donne sur une petite place, agrémentée d'une fontaine au murmure apaisant et d'un platane centenaire ombrageant la terrasse d'un petit restaurant. Celui-ci sert à déjeuner même au point d'heure infligé par les audiences, tant aux magistrats qu'aux avocats. Les tables sont volontiers partagées, mais il est de règle intangible de ne pas parler des affaires en cours. Pourquoi donc Patrice Deville est-il resté si longtemps dans ce poste ? C'est qu'il vient, avec son épouse, de prendre possession de la « Prèpe ». Une propriété agricole près de Servian. Belle maison de maître, avec une façade du style des pavillons de chasse de Gabriel, noyée dans un parc aux arbres séculaires. Il s'y marie en 1982 avec Brigitte, une collègue magistrate rencontrée à Béziers. J'ai assisté à ce mariage dans ce beau cadre champêtre. C'est à l'époque une arche de Noé. J'en ai un vif souvenir. Il y a des animaux partout, des lapins en cage, des volières avec des oiseaux de toutes les couleurs, une petite pièce d'eau avec des canards, des paons qui se pavent dans les allées, des moutons, des poneys et des chevaux et, bien sûr, des chiens de chasse qui gambadent partout et mettent un joyeux charivari dans ce parc animalier. Les enfants vont bientôt arriver. Et dans cet

environnement, étonnez-vous que l'aîné, Benjamin, devienne docteur en sciences vétérinaires, la fille, Anne-Sophie, docteur en biologie évolutive-écologie, spécialiste des oiseaux de Camargue, s'étant fait connaître par la parution d'un livre référence sur le flamant, présentement Conservatrice du musée du Lac Léman en Suisse, pour s'occuper maintenant des aigles des Alpes. Le dernier, François-Henri, lui, a préféré le soin des hommes à celui des animaux, puisqu'il est docteur en chirurgie dentaire. Ils lui ont donné trois petits-enfants. Patrice Deville va devoir conjuguer les soins nécessaires à cette propriété avec les exigences professionnelles, ce qui exige bien sûr de ne pas trop s'en éloigner géographiquement. Il va donc apprendre cet art subtil et délicat, pratiqué par la majorité des magistrats du Sud, de rester fidèle à une juridiction, ou au moins à une Cour d'Appel, cela malgré les incitations, parfois vindicatives, de la hiérarchie et de la Chancellerie qui se désespèrent, naturellement, de ne pas trouver de candidats pour les juridictions septentrionales. L'exercice est d'autant plus difficile en ce qui concerne Patrice Deville que son épouse se trouve évidemment dans la même configuration de carrière. En bref c'est à la « Prèpe » qu'il va faire souche, comme l'on dit. Faire souche, pour lui, c'est en fait rebâtir, refonder Bouguirat. Lui aussi, comme son père, va être un « gentleman-farmer », faisant découvrir la nature à ses enfants, s'adonnant avec passion à la chasse, avec ses amitiés, ses grandes ripailles de gibier partagé. C'est aussi la découverte de l'histoire et de la culture locale, des auteurs et des peintres du cru, de la taoumachie et des grandes « ferias » des « plazzas » de la région.

Les fonctions de Juge d'instruction, qu'il mène de pair, l'intéressent, mais il regrette leur exercice nécessairement très individuel. Les périodes de vacances lui permettent de découvrir tout le spectre des activités du siège. Peut-être pour compenser ce relatif isolement judiciaire, il s'engage dans le syndicalisme, je vous rassure immédiatement, pas celui du Syndicat de la Magistrature, mais celui plus tranquille, et plus majoritaire aussi, de l'USM (Union syndicale des Magistrats). Il est ainsi élu membre de la Commission d'Avancement de la Magistrature et fréquente donc durant trois ans, de 1986 à 1989, les membres du Conseil Supérieur de la Magistrature. Cette expérience lui permettra de relativiser la qualité de la gestion des ressources humaines de notre maison. À l'issue de ce mandat, il opte pour un détachement dans le corps des membres des Tribunaux Administratifs et des Cours Administratives d'Appel. Cela commence obligatoirement par un stage d'un an au Conseil d'État. C'est pour lui un éblouissement, une séduction totale. D'abord, l'ambiance de cette haute juridiction est calme, apaisée, loin des tensions et turbulences de l'Institution Judiciaire, ce qui permet de nouer facilement des liens d'amitié confiants et pérennes. C'est aussi la rencontre de magistrats alliant compétence juridique et souci rédactionnel. Trois phrases, deux mots et un adjectif viennent à bout de pages de conclusions bavardes. Ajoutez-y l'application étincelante du syllogisme judiciaire (comprenez l'application logique d'un principe général, d'une loi, à une situation particulière de fait), le tout aboutira nécessairement à une décision synthétique, indiscutable, définitive. C'est sans doute vrai, mais reste que cette brillante technique doit être mise au service du bon principe, c'est-à-dire celui qui a été priorisé parmi d'autres. Mais c'est là un autre problème. Après le stage, c'est une affectation au Tribunal Administratif de Montpellier en 1991, d'abord en qualité de Conseiller Rapporteur à la Chambre de l'Urbanisme de 1991 à 1993, puis comme Commissaire du Gouvernement auprès de la Chambre des Marchés Publics et de la Fonction Publique de 1993 à 1996. Peut-être n'est-il pas inutile de préciser que le Commissaire du Gouvernement est chargé de porter la voix de l'Administration, de l'État, de l'intérêt général, à l'égal donc du Ministère Public des juridictions judiciaires.

À l'issue de ce détachement, une grande décision doit intervenir. Soit poursuivre dans la carrière préfectorale, avec les aléas géographiques que cela implique, soit

regagner le giron des fonctions judiciaires. Il réfléchit et pousse la porte du Parquet Général de Montpellier pour rencontrer son ancien Procureur de Béziers. Devant celui-ci, il s'étend longuement sur son regret de devoir quitter un ordre juridictionnel qui l'a comblé intellectuellement et qui lui a fait regretter le concours de l'ENA, un autre rêve ? Le procureur général, votre serviteur, lui, a perdu les siens. Il besogne durement dans une totale incompréhension : plus la délinquance augmente, plus on rend difficile les poursuites pénales. Les droits individuels l'emportent systématiquement sur les devoirs nécessaires à l'intérêt général. En bref, pour lui, les états d'âme ne sont pas de saison. Il faut revenir à « la vraie vie » et abandonner les délices des joutes administratives, certes confortables et agréables à vivre mais qui versent facilement sur la pente de l'intellectualisme « hors-sol ». Et puis le Parquet, on peut plaider pour lui. D'abord sa confrontation permanente avec la dureté, la complexité, la violence de la vie, au travers de la permanence H24 comme l'on dit maintenant, du transport sur les lieux, face à face avec la mort, le sang, la sidération, la désespérance, et aussi la mission de défendre toutes les victimes et notamment les plus fragiles. Avec pour intervenir sur tout cela, l'exercice obligatoire de l'écrit et de l'oral, dans une recherche impartiale de la vérité pour en convaincre un juge, un tribunal ou un jury, les échanges permanents avec les collègues du Parquet dans le cadre du lien hiérarchique avec son exigence fonctionnelle de loyauté puisque la signature d'un seul peut engager tous les autres, le maintien d'un rapport au temps dicté par les délais de garde à vue. Tout cela avait aussi son avantage et son intérêt. Tout cela forge le caractère et la personnalité, permet de se réaliser, de donner un sens à une vie professionnelle. Je ne sais si ma plaidoirie a été prépondérante, mais le fait est que Patrice Deville sera nommé, en 1996, Vice-Procureur au Tribunal de Grande Instance de Béziers, en 2004, Procureur Adjoint au Tribunal de Grande Instance d'Avignon et, en 2007, Avocat Général au Parquet Général de Montpellier. Dernier cadeau de la destinée, il terminera sa carrière en 2014 avec mon successeur, Monsieur le Procureur Général Bernard Legras. Lui n'est pas de Bouguirat mais d'Oran, ce qui leur permettra de bâtir, au travers des souvenirs de leur jeunesse, un lien de confiance et d'amitié professionnelle. C'est lui qui, en 2009, remettra les insignes de Chevalier de la Légion d'Honneur, reconnaissance de la République pour les services rendus, à Patrice Deville, cela dans les jardins de la « Prèpe ».

Celui-ci, certes, a trouvé de l'intérêt aux fonctions du Parquet et du Parquet Général. Le syllogisme judiciaire a conservé son attrait, il y a eu aussi la mise en œuvre des nouvelles politiques publiques en concertation avec l'Administration, notamment celles ayant trait à l'urbanisme et à l'environnement, la discipline des professions juridiques et puis l'exercice des Assises. C'est un moment rare où tous les participants, y compris l'accusé, essayent de s'élever au-dessus de leur niveau habituel d'expression orale, mais aussi d'effort d'écoute, de compréhension, d'humanité. Reste que le Ministère Public n'a pas la part la plus facile. Dans un bouillonnement émotionnel et une ambiance souvent hostile, c'est à lui de rappeler la réalité des faits reprochés et la nécessité de la sanction pour la défense des personnes et des biens. Et, de fait, Patrice Deville a soutenu l'accusation dans plusieurs grandes affaires criminelles de ces dernières années dans la région. Il m'a confié qu'il avait notamment gardé le souvenir d'une affaire lui faisant vivre l'immanence de la justice, les auteurs ayant pu être identifiés dix ans après leur assassinat crapuleux, grâce aux progrès de la recherche sur l'ADN. Il avait rappelé aux accusés, avant de les vouer à la sévérité des jurés, après huit jours de procès acharné, l'imprécation du fils de la victime, âgé d'une dizaine d'années, apprenant la mort de son père : « Je suis sûr qu'il est maintenant au paradis, ceux qui l'ont tué iront en enfer ».

Mais, pour autant, cela n'a pas été un long fleuve tranquille. Il a rencontré aussi, grâce à quelques plaideurs irascibles, la jalousie, la médiocrité, les rumeurs médiatiques, épreuve partagée d'ailleurs avec son épouse, le système judiciaire, apeuré par la crainte du soupçon de corporatisme, n'apportant qu'une défense empruntée et tardive. Beaucoup d'incompréhensions, d'amitiés déçues, notamment l'une remontant aux études de Toulouse. Sentiment d'impuissance, d'abandon, d'isolement. Je conçois bien la dureté de cette épreuve, ayant moi-même dû l'affronter en fin de carrière. Alors l'enracinement de la Prèpe a été atteint. Et quand l'heure de la retraite approchait, Patrice Deville a recherché un nouveau Royaume « Patagon », rappelez-vous, celui de Jean Raspail, celui de « moi, Antoine de Tounens ». Il fallait que l'espace soit plus grand, plus vaste, plus sauvage, plus désolé, dans l'espoir, comme l'a écrit André Chamson pour ce pays « d'une vie plus libre et plus vraie » : c'était la Camargue. Une terre sauvage, vierge, au bout du Rhône, bordant la Méditerranée. Il la connaissait déjà par la chasse, celle de la passée de l'aube et du coucher de soleil où l'on attend dans l'embrasement du ciel le surgissement avec un sifflement soyeux des canards et des sarcelles qui, à tire-d'aile pressé, quittent l'étang où ils dorment pour celui où ils se restaurent. Par le canal de l'amitié une offre lui est faite : c'est « Mourgue », qu'il acquiert en 2010, le dernier grand rêve. Il l'entretient et lui donne un contenu par la lecture de ceux qui ont écrit sur ce pays, Mistral, Daudet, Baroncelli, Maurras et puis aussi ses auteurs favoris qui correspondent à son état d'esprit : un prudent quant-à-soi, une réserve vis-à-vis du présent, du monde, de la vie politique. Je dois citer votre maître à penser, Benjamin Constant, les hussards Roger Nimier, Michel Déon, Jean Raspail.

Il y aura un dernier engagement dans la vie publique comme conseiller municipal à Aigues-Mortes en 2014. Il est délégué aux affaires juridiques et contentieuses, Vice-Président de la commission extra-municipale, chargé, sous l'autorité du Maire, de suivre les grands projets d'aménagement d'urbanisme et de développement touristique maîtrisé, cela en relation avec les partenaires publics et privés. Aigues-Mortes, cette si belle cité fortifiée, dont les remparts crénelés avec sa Tour de Constance et celles des portes d'entrée se mirent dans les marais salants exploités depuis l'antiquité, avec son histoire si riche : Saint Louis et le départ des croisades, la répression des huguenots qui réaffirmaient leur foi au cri de « régister », mais aussi la tradition bouvine avec ses petits taureaux noirs et ses chevaux aux crins blancs, mais aussi la vigne et son rosé qui s'est imposé sur les tables estivales du sud d'abord, puis de notre pays et maintenant du monde. Que de trésors à protéger, d'identités à préserver ! Un amoureux du site et de la Camargue, doublé d'un juriste formé au droit de l'environnement dans sa dimension administrative, civile et pénale, avait toute sa place pour surveiller de près des opérations de développement touristique pouvant devenir par trop envahissantes.

Mais la réalité, une fois de plus, a dicté sa loi. Si on peut avoir en même temps deux amours, on ne peut avoir deux paradis à la fois. Il fallait revenir au premier, le réinvestir. Cela s'est fait progressivement, c'est maintenant chose faite. C'est la « Prèpe ».

Cher ami, je n'ai aucun souci pour ton intégration dans l'Académie. Elle est déjà largement acquise au niveau du groupe important des chasseurs impénitents de notre compagnie et aussi plus largement des amoureux de la Camargue. Je te souhaite la poursuite de la quête de ton paradis mi-vécu, mi-rêvé, au travers des liens familiaux et de ceux de l'amitié, cela pour ton bien et celui de l'Académie qui t'accueille aujourd'hui. J'espère que tu y seras heureux, avec l'idée, l'espérance, qu'il reste encore beaucoup à découvrir et à essayer de comprendre.

Séance du 17 juin 2024

Intronisation de M. Patrice Deville

Etienne CUÉNANT

Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Monsieur, occuper le fauteuil de Frédéric Jacques Temple n'est pas rien. C'est une chance pour vous d'avoir fait l'éloge de ce robuste littéraire amène et généreux, et pour nous de vous recevoir. Je remercie votre parrain Paul Louis Auméras de vous avoir présenté avec son élégance habituelle.

La préconisation de Temple était inscrite de son vivant :

Piétinez ma dépouille

Riez de mes reliques dérisoires... Point de fleurs sur ma tombe

Toutefois il ajoute :

Mais dans votre plus intime

Élevez un tumulus à mon absence.

Une gageure ! C'est exactement ce que vous avez fait ce soir, en choisissant dans son œuvre, dans sa vie de quoi amasser ce petit tas qui vous accompagnera sur ce V^e fauteuil qu'il vous cède. Merci à notre confrère J. Mateu pour les lectures de vos choix.

Il me revient traditionnellement de conclure, mais je dois avouer qu'on ne peut pas conclure sur Temple. On ne peut pas conclure sur un passeur, sur un ouvrier dont vous avez tout dit ; inutile d'y revenir. Qui aussi pourrait conclure sur celui qui invoque : *O lingots d'or sur le parvis des altitudes !*

Je voudrais souligner ici quelques réflexions éparées.

1. Temple était un naturaliste, grand observateur, comme Saint-John Perse et Messiaen, des oiseaux. À ce point que Jean Rouaud m'a confié qu'il était capable d'hypnotiser une poule !

2. Plus sérieusement, d'humeur un peu chagrine, je voudrais au travers de Temple faire l'éloge plus général de l'écrivain au sens d'artisan des idées et de praticien du langage comme le définit Valéry. C'est le métier le plus ingrat que je connaisse, celui qui vous oblige à faire l'expérience de la solitude jusqu'à l'extrême, celle qui vous fait douter de l'existence, du moins de la penser. Vous vouez votre vie à construire une œuvre, on vous gratifie de prix, vous disparaîsez plein d'honneur, quelques années passent voilè que le rouleau compresseur de la vie littéraire comme de la vie tout court vous enterre à nouveau. Ce que Terence natif de Carthage, auteur du II^e siècle avant J.C., résume autrement : *la survie d'un livre dépend de la capacité de ses lecteurs.*

3. Il y a eu autour de Montpellier-Nîmes dans les années 1950-70 une vie littéraire et artistique importante qui s'est emparée du thème "régionaliste" par opposition au centralisme parisien. Et pensons ici bien sûr à Temple mais aussi à Jean Joubert, Gaston Baissette, Jean Carrière, Max Rouquette (Académicien), qui ont défendu avec une grande sensibilité les terres de l'arrière-pays, la mer, la petite Camargue. Et dans ce foisonnement il y a aussi les peintres et non des moindres. Vincent Bioulès, Alain Clément, Pierre Soulages, Claude Viallat, ont collaboré avec leurs amis écrivains.

Ce que je trouve étrange c'est que notre arrière-pays de mer ou de terre a été plutôt bien préservé. Tandis que les pionniers de sa protection, les chantres, les écrivains, poètes le sont beaucoup moins. Nos peintres sont mieux célébrés, sans doute parce que plus collégiaux dans leur formation et plus autonomes dans la diffusion de leur travail.

Aussi l'occasion m'est donnée ce soir de vous inciter à ce que nous élevions chacun chez nous un autel, un tumulus, un petit Temple, à ces artistes où nous pourrions puiser. Car la fierté collective que nous avons d'être **d'ici**, c'est à eux que nous la devons.

Et comme vous avez bien évoqué votre prédécesseur **d'ici** nous sommes fiers, Monsieur, de vous inviter à nous rejoindre **là**, à l'Académie. Vous connaissez déjà un peu notre compagnie comme nous apprécions votre esprit vif, enthousiaste et fraternel. Alors, avec plaisir :

« Je demande au récipiendaire de se lever,
Je demande aux membres de l'Académie de se lever,
Je demande aux personnes de l'auditoire de se lever,
En ma qualité de président de l'Académie des sciences et des lettres de
Montpellier, je déclare solennellement l'Académie heureuse et honorée de recevoir
comme titulaire du V^e fauteuil de la section des lettres M. Patrice Deville. »